

John Updike lit Derrida

Gilles Marcotte

Volume 37, Number 4 (220), August 1995

Littérature et théorie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32326ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1995). John Updike lit Derrida. *Liberté*, 37(4), 78–83.

GILLES MARCOTTE

JOHN UPDIKE LIT DERRIDA

J'écris ceci quelques jours avant de prendre ma retraite, et je me pose la question suivante : est-ce que je lirai encore des ouvrages théoriques sur la littérature, après le premier juin ?

Il ne s'agit pas là d'un artifice rhétorique, d'une façon commode d'entrer dans le sujet proposé par ce numéro de *Liberté*. Je me suis *vraiment* posé la question. Elle m'est venue plusieurs fois à l'esprit lorsque je parcourais des yeux, pour en modifier le classement, la section de ma bibliothèque (qui n'est pas la plus considérable, hélas) où sont réunis les livres que coiffe plus ou moins précisément l'appellation théorie de la littérature.

Expression floue, chose mal définie, peut-être indéfinissable. Je m'en rends compte encore une fois en m'approchant de la bibliothèque, en déchiffrant les noms des auteurs. Disons tout de suite qu'Algirdas Julien Greimas ne s'y trouve pas. À un collègue fort porté sur la sémiotique, qui s'étonnait il y a quelque temps du nombre de pages que je noircissais chaque année, j'avais été tenté de répondre que, ne lisant pas Greimas et ne dessinant pas de carrés (ou est-ce des rectangles ?) sémiotiques, j'avais ainsi beaucoup de temps pour écrire. Mais revenons aux auteurs qui se trouvent, eux, dans ma bibliothèque. J'aperçois, à gauche, quelques livres de Gérard Genette, dont le très célèbre *Figures III*, auquel

j'ai dû retourner tant de fois durant ma carrière parce que, d'une fois à l'autre, je n'arrivais pas à me souvenir de son classement des modes et des voix. Sur le rayon supérieur (à cause de l'ordre alphabétique, mais aussi, peut-être...), Maurice Blanchot. Nous voici, bien entendu, à des années-lumière de Gérard Genette, et il y a quelque laxisme à les loger dans la même section. Tout près, Mikhaïl Bakhtine le Russe, Roland Barthes le Parisien... Bourdieu, Pierre Bourdieu, devrait se trouver tout près, je ne le vois pas, où est-il donc ? Je me souviens : il est dans un classeur, je veux dire son grand article sur « Le marché des biens symboliques », qu'il était indispensable d'avoir lu il y a une quinzaine d'années si l'on s'intéressait un peu à la sociologie de la littérature, et que j'ai assez consciencieusement potassé. On aura compris, je pense, de quel côté mon cœur penche, ce que je me prépare à mettre de côté, ce que je garderai et peut-être relirai, quel genre de livres sur la littérature je veux continuer de lire après avoir quitté l'enseignement. Ce sont des ouvrages d'écrivains, livrés aux aléas de l'écriture, à ses découvertes, à ses failles, et qui parlent de littérature non pas comme d'une activité spéciale, un domaine réservé, mais plus largement comme d'une action qui intéresse le tout de l'homme.

Mais avant d'aller plus loin, avant de céder à la pente anti-universitaire qui sommeille (à peine) en tout Québécois francophone bien né, je veux dire ce qui suit. Les critiques mêmes dont je me suis éloigné, les Genette, les Bourdieu, quelques autres, ont droit à ma reconnaissance, presque autant que ceux que je conserve. Ils ne m'ont pas instruit autant que j'aurais dû l'être, faute d'attention de ma part ; mais ils m'ont *averti*. Grâce à Gérard Genette, par exemple, je ne m'aventure pas dans l'analyse d'un récit, d'une narration, les yeux fermés, en ignorant ce qui l'organise et lui donne sens.

Je n'emprunte pas forcément toutes les manières qu'il propose pour découper le récit, mais il me convainc de la nécessité d'un découpage formel. Et comment pourrais-je effacer, même si je n'y fais pas explicitement référence, la quasi-obligation que m'impose Bourdieu de prendre en compte le développement autonome du champ littéraire, lorsque j'étudie la carrière d'un écrivain ? Au-delà de ces deux œuvres, c'est l'ensemble de la critique contemporaine qui me dispose de cette façon, même dans ceux de mes textes critiques qui paraissent le plus totalement dépourvus de présupposés théoriques. Si je résiste assez facilement à l'emploi des vocabulaires théoriques ou techniques, si parfois même ils me font rire un peu quand ils prétendent à l'absolutisme, je résisterais aussi bien à les accabler d'une réprobation générale, au nom de quelque prétendu naturel langagier. Je crois avoir noté, dans des ouvrages et des articles que je ne nommerai pas, quelques abus. Mais la ligne n'est pas facile à tirer entre une certaine barbarie terminologique, qui s'enchanté sans fin de ses trouvailles plus ou moins utiles, et des néologismes appelés par un véritable travail. Il m'est arrivé d'utiliser, autrefois, le verbe « déterritorialiser », créé, si je ne me trompe, par Deleuze et Guattari. Je n'en suis pas très fier, car il est extrêmement laid. Mais enfin il constitue, dans certains travaux universitaires, une mesure d'économie appréciable ; il permet de passer vite à la ligne suivante.

Aucun problème, donc ? Il suffirait que chacun y mette du sien ? Que ceux qui ne savent pas apprennent un peu, et que ceux qui savent montrent un peu moins qu'ils savent ? Le malaise qui, je n'en doute pas, a donné naissance à ce numéro est pourtant bien réel, et plus souvent masqué que dissipé. Il s'est manifesté de façon éclatante, en France, lorsqu'a eu lieu la célèbre querelle Barthes-Picard à propos de ce qu'on appelait la « nouvelle

critique ». C'était, et c'est encore, en France comme au Québec, une affaire universitaire. Le critique officiel de *La Presse* ne croit pas indispensable de s'y intéresser, et celui du *Devoir*, bien que nourri dans le sérail des hautes études, veille à ne pas transporter dans cet honnête journal les préoccupations de l'université. Or, ce qui distingue au premier chef le Québec de la France, à cet égard, c'est l'extrême jeunesse de ses institutions. Les études littéraires supérieures sont nées au Québec il y a une trentaine d'années, à peu près en même temps que la « nouvelle critique » et son charroi d'interrogations théoriques, de sorte que les destins de l'une et de l'autre se sont un peu naïvement confondus. Nous manquions de vieux bonzes, de grincheux décidés, de traditionalistes malcommodes (et compétents) pour faire obstacle à l'invasion théorique. Nous sommes entrés en « nouvelle critique » comme dans du beurre, trop facilement. Ajoutez à cela l'établissement d'un système de subventions à la recherche (et toute recherche, le nom le dit, doit présenter les apparences d'une maîtrise théorique), les pressions de plus en plus fortes exercées sur les professeurs pour qu'ils obtiennent leur part du gâteau, et vous comprendrez que, dans le champ des études québécoises tout particulièrement, les fleurs de théorie se soient multipliées de façon vertigineuse. Sur une telle prolifération, on peut faire les observations suivantes.

1) Les notions théoriques mises en œuvre dans la critique québécoise sont le plus souvent des articles d'importation, des outils tout faits dont on n'apprend que le maniement, sans trop s'interroger sur leur raison d'être, les problèmes qu'ils veulent résoudre, leur situation historique. C'est dire que l'invention théorique, dans un milieu qui fait une telle consommation de théories, est presque complètement absente. Beaucoup de plombiers, quelques ingénieurs. Combien de véritables chercheurs ?

2) Utilisée, ainsi, comme un coffre à outils, la théorie a trop souvent pour effet l'oubli de la lecture, des risques de la lecture. La théorie, du moins celle du plombier, vit de certitudes vite gagnées ; la lecture, par contre, n'est jamais sûre de son fait. Je me souviens de tel professeur d'université, annonçant avec une assurance imperturbable que sa méthode lui permettait de découvrir le vrai sens des œuvres, au contraire de ce qui se passe dans les études moins bien cuirassées. Quand elle pratique la naïveté, l'université le fait, il faut le dire, avec une splendeur particulière...

3) Parlons un peu, enfin, de la pensée. Je n'étonnerai personne en disant que, dans la critique littéraire québécoise, elle est assez indigente. Cette indigence n'est pas due qu'à l'abus de théories mal digérées. Le nationalisme ou le provincialisme culturel y est pour quelque chose. On ne dira jamais assez à quel point le nationalisme, ici, a affaibli la pensée, a entravé l'exercice, l'épanouissement de la pensée ; comme il a fait que rien n'a vraiment été pensé, pensé jusqu'au bout. Quand ses effets se combinent avec ceux du théorique-outil, c'est le désastre.

Cela dit, il faut souligner qu'il y en a toujours, de la théorie, et que même ceux qui prétendent s'en passer, du chroniqueur pressé à l'amateur de belles phrases, ont forcément sur la littérature un ensemble d'idées plus ou moins bien organisées, plus ou moins conscientes, qui oriente leurs considérations. La critique d'humeur la plus emportée n'y échappe pas, qui ne fait souvent que remplacer la réflexion systématique par d'assez pauvres réflexes. Alors, aussi bien s'instruire un peu. Les écrivains mêmes, je veux dire les écrivains d'imagination, y trouveraient peut-être quelque profit. Je pense à John Updike qui, dans une nouvelle de *The Afterlife*, utilise avec une élégance et une pertinence certaines le mot « sémiotique » : « *and when she [la mère du narrateur] died*

he became custodian of a specialized semiotics, a thousand tiny nuanced understandings of her, a once commonplace language of which he was now the sole surviving speaker ». Et qui dans son dernier roman, *Memories of the Ford Administration*, s'amuse à déconstruire la déconstruction derridienne, pour le plus grand plaisir du narrateur dont la maîtresse est mariée à un déconstructionniste aguerri. Tout cela, la sémiotique, la déconstruction, fait partie du paysage intellectuel de notre époque, et entre donc tout naturellement dans une œuvre de grande actualité comme celle de John Updike, comme y entreront, dans d'autres ouvrages, des théologiens comme Tillich et Buber. Le roman moderne, depuis Balzac, est un grand consommateur d'idées.

À propos, avez-vous lu Jacques Derrida ? Moi, un peu. Je le trouve difficile ; ma formation philosophique est très pauvre. Mais j'ai souvenir de quelques pages éblouissantes.